

Stilian Shishkov, CEO de Sportal Group: «Avec Ringier, l'alchimie a fonctionné»

DOMO

 Ringier

Magazine d'entreprise
Avril 2021



«Soyons sincères!»

Steffi Buchli, la cheffe des sports du Groupe Blick
répond au fameux questionnaire de Max Frisch

Le style Steffi

SOMMAIRE

4 «Les mots et les images influencent notre perception et structurent notre pensée»

Rencontre avec Pascale Baeriswyl, cheffe de la Mission permanente de la Suisse auprès de l'ONU et membre de l'Advisory Board du projet EqualVoice de Ringier.

8 Cheffe, soutien, modèle

Chez Ringier One Africa Media (ROAM), la part des femmes en position dirigeante atteint 62%. Trois portraits de managers qui marquent leur entreprise.

10 Lundi, mon seul jour de travail!

La semaine de l'animateur de Blick TV, Reto Scherrer, qui se lève tous les matins à 2h45 pour son travail!

12 Point de vue Ringier

Les meilleures photos du trimestre.

14 «Ce serait pas mal d'arriver à 90 ans»

Steffi Buchli, cheffe des sports du Groupe Blick, n'est jamais embarrassée pour répondre aux questions. Elle le prouve avec le «Premier questionnaire» de Max Frisch. «J'ai toujours quelque chose de critique à dire à mon propre sujet.»

18 «Je veux toujours être le meilleur!»

Stilian Shishkov est le fondateur, en Bulgarie, du Sportal Media Group et des Digital Ventures OOD, dont Ringier a racheté la majorité des actions. En entretien avec DOMO, il confesse: «J'ai intégré une mentalité de gagnant.»

21 L'éditeur-trice

L'éditeur Michael Ringier parle des points médians, du masculin générique et du manque d'humour dans la lutte contre la souveraineté langagière.

22 Le prof devenu journaliste

Jubilé: Iso Niedermann.
Conseils de lecture de Marc Walder

Coverfoto: Thomas Meier

Impressum

Editeur: Ringier AG, Corporate Communications. **Contact:** domo@ringier.ch **Rédacteur en chef:** Alejandro Velert. **Collaborations rédactionnelles:** Ulli Glantz und Markus Senn (réalisation graphique), Bettina Bono, Steffi Buchli, René Haenig, Nina Huber. **Traduction:** Gian Pozzy (français), Claudia Bodmer (anglais), Ioana Chivoiu, (roumain). **Relecture:** Regula Osman, Kurt Schuiki (allemand), Patrick Morier-Genoud (français), Claudia Bodmer (anglais), Lucia Gruescu (roumain). **Mise en page/production:** Zuni Halpern (Schweiz). **Traitement des images:** Ringier Redaktions-Services Zürich. **Impression:** Ringier Print Ostrava et SNP Leefung Printers. Reproduction (y compris partielle) uniquement avec l'accord de la rédaction. DOMO paraît en allemand, en français, en anglais et en roumain.



Photos: Thomas Meier, Philippe Rossier, Lad & Lass Wedding Photography

4



8

«Les mots et les images influencent notre perception et structurent notre pensée»

L'ambassadrice Pascale Baeriswyl est la cheffe de la Mission permanente de la Suisse à l'ONU, à New York. Voilà des décennies que cette diplomate s'engage pour l'égalité des chances. Elle est membre de l'Advisory Board de l'initiative EqualVoice de Ringier. « J'ai toujours été un animal alpha », avoue-t-elle.

Interview Nina Huber

Vous habitez New York. La ville subit la pandémie. Comment se passe votre vie quotidienne?

Cette dernière année, New York a beaucoup souffert - et pas seulement à cause de la pandémie, qui a causé la mort de près de 30 000 personnes. J'ai un toit, de quoi manger et les soins de santé sont assurés. L'ONU siège en respectant strictement les mesures d'hygiène. Au bureau, nous travaillons par roulement. Donc, pour nous, tout va bien. C'est autrement plus dur pour ceux qui, en raison de la crise, ont perdu leur toit ou n'ont pas assez à manger. Mais, dans cette ville, la solidarité et la résilience sont fortes.

Quand vous étiez secrétaire d'Etat, vous étiez sans cesse en déplacement. Les voyages vous manquent?

Il y a longtemps que je ne voyage plus pour des raisons professionnelles, seulement pour le plaisir. Une partie de ma passion pour mon métier tient aux échanges culturels. Et ça, je le trouve ici, avec les 192 autres Etats membres de l'ONU. Fondamentalement, ce mélange d'enracinement local dans le quartier et de réseau international me plaît. Je souffre par contre de voir ma famille beaucoup plus rarement à cause de la pandémie.

Comment restez-vous en contact?

Mes enfants sont de la génération numérique et même ma mère est très à l'aise avec les nouvelles technologies. Nous sommes donc toujours en contact et, en fin de semaine, nous nous retrouvons souvent sur Skype. Bien sûr, ça ne remplace pas les vraies rencontres, ni privées ni professionnelles.

Vos enfants ont 25 et 22 ans. Quels sont les états d'âme de la génération Z?

Leur plus grand souci est le changement climatique. Et comme tant de jeunes, ils sont très touchés par les effets de la pandémie: notre fils, à Londres, est depuis un an en télétravail et notre fille, qui achevait ses études, également à Londres, étudie provisoirement de Suisse.

Votre fils et votre fille se décriraient-ils comme des féministes?

Il faudrait le leur demander. Mais oui, sans doute, encore qu'une telle notion leur importe moins qu'une véritable égalité des chances. Leur état d'esprit provient sans doute en partie du rôle que leur père a incarné: avec son travail à temps partiel d'informaticien, il a assumé beaucoup de travail domestique et d'éducation des enfants sur tous les continents où nous avons habité. ▶

Pascale Baeriswyl, 53 ans, est une diplomate à la carrière impressionnante et une avocate infatigable de l'égalité des chances.

Photo: KEYSTONE/Alamy - Photo della Valle



Vous vous êtes toujours engagée pour l'égalité homme-femme et vous siégez au conseil consultatif d'EqualVoice. En quoi les médias contribuent-ils à ce modèle?

Les médias assument un rôle crucial. Les images et les mots façonnent notre perception et structurent notre pensée. Tout ce qui est représenté influence notre manière d'appréhender l'équilibre des genres. C'est pourquoi je trouve cette initiative passionnante, exceptionnelle par son mélange entre leadership de la direction du groupe, caractère scientifique et contrainte au quotidien.

Les femmes sont décoratives, les hommes sont experts. Qu'est-ce qui vous dérange le plus dans l'inégalité dans les médias?

Naguère, c'était surtout la représentation stéréotypée des femmes qui m'indignait. Mais désormais les lecteurs savent bien discerner les habituels clichés, qui provoquent d'ailleurs souvent des flots d'indignation sur les réseaux sociaux. C'est pourquoi les inégalités subtiles que vous impliquez dans votre question me dérangent bien plus. Leurs effets sur l'égalité des chances sont plus fatals: par exemple, qui incarne l'expérience? Durant la première phase de la pandémie, ce fut saisissant. Les hommes ont clairement davantage osé faire des déclarations sur un avenir incertain. Mais ce n'est pas une raison pour leur donner plus souvent la parole. Et cela dépend des médias. EqualVoice a fourni un précieux travail dans ce domaine en établissant des listes d'expertes, par exemple en virologie et en épidémiologie.

L'Agenda 2030 de l'ONU décrit 17 objectifs pour un développement durable. Le point 5 énonce: atteindre l'égalité des genres et rendre toutes les femmes et jeunes filles capables d'autodétermination. Où en est-on?

Nous avons réalisé de grands progrès, notamment dans l'accès aux soins de santé, à la formation et au marché du travail. Mais la pandémie a fortement retardé le processus car, dans ces trois domaines cruciaux, les femmes ont été mises de côté.

Où situez-vous la plus grande inégalité entre les sexes?

Dans la répartition du pouvoir. Car

tout le reste n'en est que la conséquence. Si le pouvoir est honnêtement réparti entre les sexes, l'accès à tous les domaines importants est mieux garanti. Et le risque d'abus de pouvoir et de violence diminue.

Tôt dans votre carrière, vous vous êtes engagée en faveur des victimes de violences et, dans les années 1990, vous avez mené pour le Fonds national une recherche sur la violence domestique. Quels progrès ont été réalisés depuis en la matière?

Il y a eu de nombreux progrès en réaction à cette violence, notamment avec les mesures d'éloignement lorsqu'un homme use de violence au sein de la famille. Mais il faut encore en faire davantage dans la lutte contre les causes de cette violence. Là aussi, il y va de la répartition du pouvoir et des images qu'on garde en mémoire, et là aussi les médias assument une grande responsabilité.

Plus tard, en tant que juge à la Cour civile, vous avez souvent eu à traiter de problèmes conjugaux. Si bien que vous ne vouliez pas entendre parler de mariage!

J'ai été juge dans une importante Cour civile. Les cas qui arrivent jusqu'à la cour sont effectivement des cas lourds, notamment dans le droit du divorce. Ce fut souvent accablant. Reste que mes liens

Son parcours

Née en 1968, Pascale Baeriswyl est depuis juin 2020 cheffe de la Mission permanente de la Suisse auprès des Nations unies à New York. Diplomate au réseau international, elle fait état d'un bilan étoffé aux niveaux bilatéral et multilatéral. L'ancienne secrétaire d'Etat du DFAE a donné d'importantes impulsions dans les domaines de la paix et de la sécurité, notamment en faveur de nouveaux mandats de puissance protectrice et pour le travail en faveur de la paix dans des pays tels que la Colombie, le Mozambique, le Népal et au Moyen-Orient. Depuis trois décennies, elle est engagée pour l'égalité des chances. Elle est diplômée en droit et en sciences humaines (histoire). Elle parle six langues.

historiques et juridiques avec l'institution du mariage remontent au temps de mes études: du droit romain, où le mariage était un contrat de vente entre un père et son futur gendre, au droit suisse du mariage où, jusqu'en 1988, les femmes n'avaient pas le droit de travailler hors du foyer sans la permission du mari et ne possédaient que ce qu'on appelait le «pouvoir des clés».

Mais vous avez quand même fini par vous marier...

Tant que nous n'étions pas mariés, mon compagnon et père de nos enfants ne jouissait d'aucun statut au DFAE. Formellement, j'étais mère célibataire de deux enfants, ce qui a compliqué les choses lors de mon premier poste au Vietnam. Mon compagnon n'avait droit ni à un passeport ni à un logement et il n'aurait pas bénéficié d'assurances sociales, même s'il a dû renoncer à son emploi en raison de ma profession. C'est pourquoi le mariage est devenu une évidence. D'autant que ma rébellion contre le mariage n'avait rien à voir avec mon merveilleux mari, avec lequel je vis depuis bientôt trente ans. Et aujourd'hui, le DFAE est devenu un employeur moderne, y compris concernant les couples non mariés.

Petite fille, vous ne rêviez donc pas d'un mariage en robe blanche. Mais d'une carrière?

Le mot carrière est une notion abstraite. Je n'ai jamais songé au prestige ni à l'argent. J'ai toujours été un animal alpha qui aime créer et a beaucoup d'idées. Le pouvoir de décision est la motivation principale pour ma carrière. Enfant, j'éprouvais aussi beaucoup d'intérêt pour la musique et la danse. J'aurais éventuellement poursuivi dans ces directions si je ne venais pas d'une famille où personne n'avait eu le privilège de faire des études supérieures. C'est ce contexte qui m'a poussée à obtenir des diplômes dans deux secteurs différents.

Pour beaucoup de gens, vous êtes un modèle. Qui est le vôtre?

Ma grand-mère. C'était une forte personnalité, entreprenante. Elle avait été une excellente écolière et aurait volontiers fait une formation supérieure. Mais en tant que jeune fille de condition modeste, cela lui était interdit et elle a dû travailler en fabrique tout en élevant quatre

enfants. Mais elle ne s'est jamais plainte et s'est toujours montrée solidaire. Pendant la guerre, elle a caché des enfants réfugiés et, après la guerre, elle a accueilli des enfants souffrant de malnutrition, venus en particulier d'Autriche. Autrement dit, une héroïne au quotidien. A l'instar de tant d'autres.

Avez-vous des conseils pour les jeunes femmes qui veulent réussir une carrière?

Les réseaux sont la clé. Avoir le courage d'oser dire les choses et d'éventuellement se planter. Nous autres, les femmes, sommes trop sévères avec nous-mêmes.

Les femmes courent-elles le danger d'en faire trop parce qu'elles croient devoir tout faire à la perfection?

C'est en effet un cercle vicieux. Pour gagner le même respect, les femmes doivent toujours faire preuve de plus d'engagement. Et ensuite elles sont aussi davantage critiquées pour ça. Il est donc impossible de faire tout juste. C'est pourquoi je plaide pour l'authenticité: rester soi-même et se pardonner si, une fois, on n'a pas trop bien fait les choses.

On entend souvent dire que les femmes manquent de la confiance nécessaire pour parvenir aux plus hauts niveaux. Ressentez-vous aussi parfois le doute et le manque d'assurance?

Bien sûr. Cela me rassérène de savoir que même la chancelière allemande, Angela Merkel, et la gouverneure de la Banque centrale européenne, Christine Lagarde, connaissent ce même sentiment. Il vaut la peine de l'affronter avec sincérité. Les hommes ont aussi leurs doutes et se remettre en question est une qualité. Ensuite, il y a une autre approche: renforcer son énergie mentale. Je le fais avec l'aide du yoga.

Autrefois la danse, aujourd'hui le yoga?

Mes passions sont toujours restées les mêmes: la musique et le mouvement. J'espère qu'un jour nous pourrions nous remettre à danser le tango et la salsa. La danse et le yoga sont des facteurs de rééquilibrage. Notre travail à l'ONU est si exigeant que ces intermèdes sont tout simplement une question de santé.



Pascale Baeriswyl en 2019, alors encore secrétaire d'Etat, rencontre à Genève le Chilien Ernesto Ottone Ramirez, directeur général adjoint pour la culture à l'Unesco.

A vos yeux, qu'avez-vous réussi de plus grand?

Je dis toujours que ce sont de petites choses et c'est un peu vrai. Je suis déjà fière d'être devenue, à 48 ans, sur la base de mes qualifications, la première secrétaire d'Etat du Département fédéral des affaires étrangères. Mais tout ce qui a directement amélioré la vie d'autres gens a plus de poids: la libération de détenus politiques, notre influence sur la législation en matière de violences domestiques, notamment au Vietnam, ou les processus de paix au Népal et au Mozambique. Tout cela, on ne l'atteint pas toute seule mais en équipe. Je suis fière des équipes avec lesquelles nous avons pu faire la différence.

Le monde semble en plein bouleversement: les modèles démocratiques sont toujours plus remis en question, on a eu le Brexit, le trumpisme. On dirait que les gens perdent de plus en plus confiance. C'est aussi votre avis?

Oui, la crise de confiance est actuellement un des plus grands défis à tous les niveaux. Entre les Etats, entre les institutions et au sein des sociétés. C'est notamment lié au mélange entre faits et contre-vérités sur les réseaux sociaux. Là aussi, la responsabilité des médias joue un rôle essentiel. Et sur le plan international, l'ONU peut livrer sa contribution contre les fake news et les discours haineux.

Comment?

En 2019, l'ONU a élaboré une stratégie contre les discours haineux sur la Toile. Elle a également pris l'initiative de confondre les fake news grâce à un plan d'action. On voit aux Etats-Unis ce qui se passe quand la société se divise si profondément sur la base

de la désinformation qu'il en résulte deux mondes parallèles.

L'ONU est la conscience du monde, a dit un jour l'ancien secrétaire général Kofi Annan. Mais les Etats membres peinent souvent à se mettre d'accord entre eux.

Entre les grandes puissances, l'ambiance n'est pas bonne, c'est vrai. La perte de confiance s'y reflète également. Aussi est-ce précisément notre rôle de contribuer au climat de confiance entre les Etats, afin que le monde n'aille pas complètement à vau-l'eau. Pour citer Churchill de manière très résumée: «L'ONU n'a pas été fondée pour nous apporter le Ciel mais pour nous préserver de l'Enfer.»

Etes-vous plutôt une optimiste ou une idéaliste?

Les deux. Je ne ferais pas ce métier si je ne voyais pas la plupart du temps le verre à moitié plein. Ni si je n'étais pas fortement engagée par les valeurs et les idéaux qui figurent dans notre Constitution. Il est vrai que, de nos jours, on a tendance à juger naïfs les gens qui font grand cas des idéaux. Mais je suis définitivement trop âgée pour être naïve. Dans notre travail quotidien, nous devons réunir les idéaux et la realpolitik.

Vous avez vécu à Hanoï, à Bruxelles, à Bâle et à New York. Où vous sentez-vous à la maison?

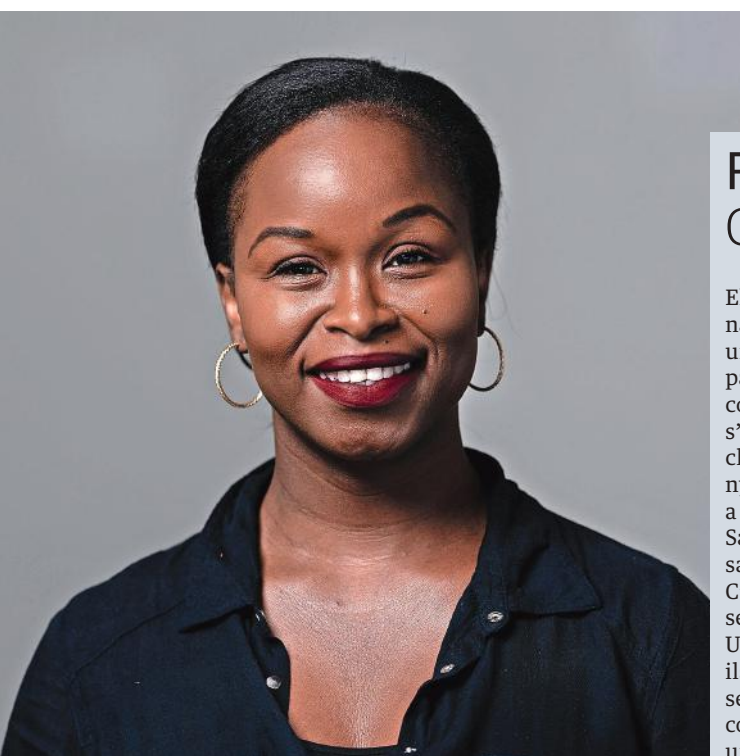
Dans mon métier, on s'interroge beaucoup sur la notion de patrie. Pour moi, la Suisse en est une bonne part, de son système politique à la rue où j'ai grandi. Mais il s'y ajoute tout ce que j'ai acquis dans nos étapes de vie. Au Vietnam, par exemple, nous avons été accueillis avec une chaleur incroyable. On porte donc en soi plus qu'un pays et une étiquette. Il est important de préserver cette patrie intérieure sans jamais perdre ses vraies racines.

Pour vous, quelle est la plus grande conquête de l'humanité?

La reconnaissance que toute personne est de valeur égale, autrement dit la reconnaissance de la dignité humaine. 🌍

Cheffe, soutien, exemple

Elles marquent leurs entreprises, leur pays et les générations à venir. Hilda Kabushenga Kragha, Resian Leteipan et Rolake Rosiji, les trois managers de ROAM, narrent leur parcours, leurs défis et leurs objectifs. Textes Nina Huber



Resian Leteipan, CEO Cheki Kenya

Elle a passé son enfance en pleine nature, avec cinq frères et sœurs et un père surveillant de la faune. Les parents de Resian Leteipan étaient convaincus que l'instruction ne s'acquiert pas qu'à l'école mais à chaque instant de la vie. Le patronyme Leteipan est masai, mais elle a aussi des racines chez les Nilotes Samburu. Sa carrière a débuté professionnellement dans un call center. C'est là que Resian Leteipan appelait ses clients en Europe et aux États-Unis pour leur vendre des trucs dont ils ne savaient même pas à quoi ils servaient. Elle s'est alors rendu compte qu'à la base de tout il existait un besoin du client et s'est fixé pour mission de ne proposer plus que des produits et services de haute qualité. C'est ainsi qu'elle est arrivée chez Cheki. Cette plateforme internet est connue de tout un chacun au Kenya dès qu'on parle voitures, car elle permet au vendeur et à l'acheteur de se retrouver en toute simplicité et sécurité. «La marque est devenue synonyme d'innovation et de confiance», assure-t-elle. Son objectif avoué est de transformer l'Afrique

par la technologie et de faire de Cheki au Kenya un one-stop shop pour tout ce qui a trait à l'automobile. Elle voit son rôle de CEO comme une coopératrice. «Je suis un soutien convaincu de mes collaborateurs et j'aimerais leur attribuer des tâches qui les aident à comprendre comment leurs rôles individuels se conjuguent au service des objectifs de l'entreprise.»

Qu'est-ce que cela signifie pour elle d'être un modèle? «J'ai conscience de devoir porter un vêtement à plusieurs couches et je l'enfile volontiers tous les matins. Il implique d'être un exemple positif pour autrui, de savoir qu'on attend le meilleur de moi, que je vais parfois échouer mais que je continuerai d'apprendre à mieux faire. Cela veut dire regarder devant moi, mais en même temps en arrière pour voir si les empreintes que nous laissons dans le sol rendent le chemin plus facile à ceux qui nous suivent.» Resian Leteipan vit à Nairobi. Elle est mère de trois enfants et, pour son équilibre, elle pratique la photographie.

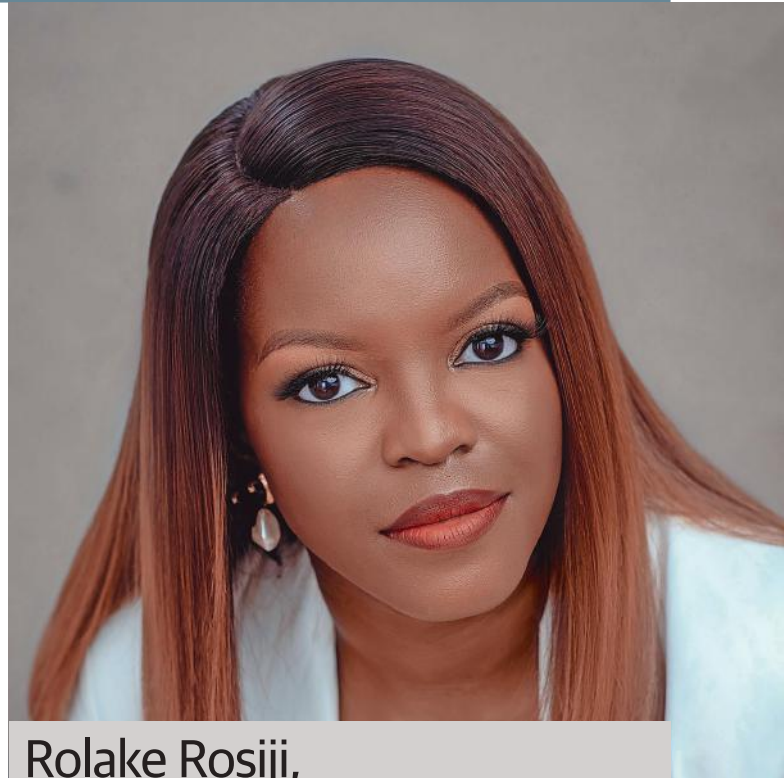
Femmes dirigeantes chez Ringier

Chez Ringier One Africa Media (ROAM), la proportion de femmes en position dirigeante atteint 62%. C'est le résultat d'une stratégie active au sein de ROAM, où l'objectif déclaré est de promouvoir des femmes à des postes clés tels que CEO, Managing Director ou Financial Controller. Les portraits de Hilda Kabushenga Kragha, Managing Director de Jobs au Nigeria, de Resian Leteipan, CEO de Cheki Kenya, et de Rolake Rosiji, CEO de Jobberman Nigeria, mettent en lumière des parcours multiples. Mais ce qui est commun à ces trois femmes, c'est leur façon de comprendre leur rôle de cheffe: comme soutien à leurs équipes.

Hilda Kabushenga Kragha, Managing Director Jobs

KPMG, McKinsey, une courte pause maternité, puis CEO chez Jobberman Nigeria. Le palmarès professionnel de Hilda Kabushenga Kragha se lit comme une carrière exemplaire. Cette Ougandaise est aujourd'hui Managing Director des places de marché numériques de ROAM (Jobberman Kenya et Ghana ainsi que Brighter Monday Kenya et Ouganda) et elle habite Lagos, au Nigeria. Dans son rôle, elle souhaite apporter son conseil en soutien à tous les CEO sans les priver de leur autonomie. Qu'est-ce qui la titille dans son poste de Managing Director ? « J'ai l'impression que, pour l'Afrique, c'est maintenant le bon moment d'accélérer la numérisation, même si, ces prochaines années, la technologie ne sera pas la seule priorité, parce que tout un chacun peut la mettre en place. La priorité sera de se battre pour les meilleurs talents. Associer les bonnes personnes avec les

bons postes, dans un contexte aussi compliqué, c'est ce qui me branche maintenant. » Quand bien même elle est une femme de chiffres, elle obéit à son intuition quand les choses se font difficiles - et jusqu'ici ça a toujours payé. Comme patronne, elle souhaite toujours soutenir ses équipes. « C'est le meilleur moyen de créer la confiance. » Elle est le premier supporter, le plus grand soutien de ses troupes et c'est pourquoi il est évident qu'elle les défendra même en cas de divergences d'opinion. Son rôle d'exemple lui sert aussi à plaider en faveur de l'égalité des genres. « La prochaine génération de femmes managers doit avoir la vie plus facile ! » Il y a toujours beaucoup à lutter : pour des salaires égaux, pour plus de congé parental, contre les discriminations au travail. Pour les mêmes raisons, elle s'engage aussi dès qu'il est question de racisme.



Rolake Rosiji, CEO Jobberman Nigeria

La carrière de Rolake Rosiji est en zigzag. Du conseil à la vente, de la start-up au poste de CEO du plus grand site d'emploi d'Afrique, elle a tout fait. A 10 ans, elle fut envoyée à l'école en Grande-Bretagne. Après ses études à Londres, elle est embauchée par le PA Consulting Group, une société de conseil spécialisée dans les technologies de l'information. Puis elle a suivi à Copenhague un cours d'agriculture, avant de fonder la start-up Elle Bosse - oui, elle travaille. L'idée de ce podcast est de donner la parole aux femmes, de les interconnecter et de les promouvoir. Après des détours en Argentine, au Japon et aux USA, elle est rentrée à Lagos comme attachée commerciale de l'ambassade du Danemark. Après avoir travaillé pour la coopérative laitière internationale Arla Foods, puis pour une plateforme de financement de produits technologiques, elle est devenue CEO de Jobberman.

Pourquoi a-t-elle opté pour ce poste? «Parce que Jobberman recourt à la technologie pour résoudre le problème du chômage endémique au Nige-

ria et pour révolutionner le mode de recrutement des entreprises nigérianes. Une personne sur trois en âge de travailler n'a pas d'emploi dans ce pays. Le Nigeria pourrait devenir un véritable centre d'exportation de talents, à l'image de l'Inde.» Rolake admet qu'elle voit grand. «Je suis assez cinglée pour croire que je peux changer le monde entier.» Elle aimerait faire de Jobberman la première plateforme d'emploi au Nigeria, devant LinkedIn pour ce qui est de sa fonctionnalité et du nombre d'annonces.

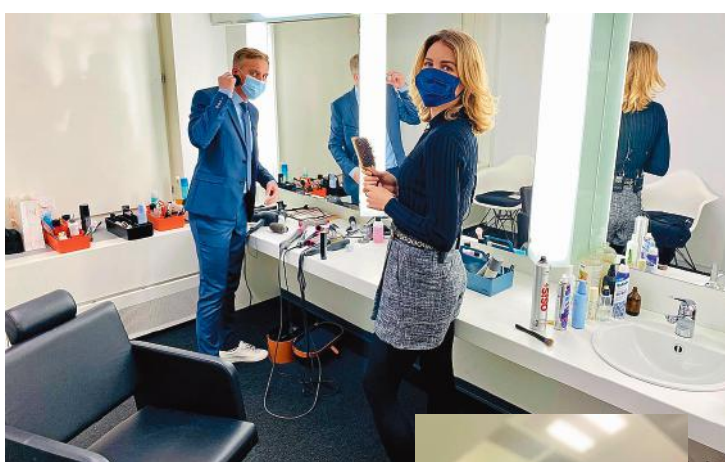
En tant que dirigeante, il lui importe de créer une zone neutre où tous les problèmes sont exprimés. «Les problèmes sont une bonne chose, parce qu'il y a des solutions aux problèmes.» Qui serait son modèle? «Une personne qui apporterait l'aspect humain au bureau. Et qui démontrerait qu'il est possible de diriger avec style et classe. On peut être à la fois fort, pénible et sympa», pense-t-elle. Elle qui se décrit comme un esprit libre et n'aime rien tant que voyager s'est mise à peindre avec la pandémie.

Lundi, mon seul jour de travail!

In vino veritas... Où chercher sinon la vérité de l'animateur de Blick TV Reto Scherrer. Pour ce Thurgovien, tout a commencé en 1762. Mais c'est un Zurichois qui en est responsable!



Le lundi est le seul jour de la semaine où je travaille vraiment. Depuis bientôt huit ans, je reste à la maison tous les lundis. Le lundi et le jeudi, mon épouse part à 7h30 pour se rendre à la Banque Raiffeisen, où elle travaille depuis vingt-trois ans dans les opérations d'hypothèques. Et le soir, elle se rend directement à la société de gymnastique. De sorte qu'un jour par semaine je suis seul avec nos trois enfants Emma, 7 ans, Lisa, 5 ans, et David, 3 ans. Mon respect pour les femmes qui font ça sept jours par semaine!



MARDI

C'est aujourd'hui mon premier jour «officiel» de travail de la semaine. Du mardi au vendredi, je me lève à 2h45 et je me prépare un copieux petit-déjeuner avant de faire la route de Weinfelden à Zurich. De 6h à 13h, je présente une émission live sur Blick TV avec une amie animatrice. Le lever avant l'aube et la longue journée sont une gageure. Mais quatre jours en service matinal et trois jours à la maison, ça s'équilibre bien.



MERCREDI

Après mon service matinal, je trouve du temps pour ma vocation. Nous sommes la plus ancienne famille de vigneron de Weinfelden, j'en suis la neuvième génération. En 1762, un certain David Scherrer, Zurichois de Wädenswil, a acheté le vignoble et une propriété devenue notre actuel Gasthaus Zur Rebe. Trois cents ans plus tard, un autre David Scherrer a vu le jour en ces lieux. La dixième génération. Mais jusqu'alors ma femme et moi ne savions rien de ce premier David Scherrer de 1762. C'est un pur hasard si nous avons baptisé notre fils du même prénom. Notre site internet avec la vintothèque: www.1762.ch



JEUDI

Visite à la maison du journaliste TV Röbi Keller. Il débarque sans valise bourrée d'argent mais avec une certaine soif... Il réalise une interview exhaustive sur mon travail de «senior anchor» sur Blick TV, sur ma vie précédente à la SRF et sur mes journées dans le vignoble. C'est un après-midi



passionnant et marrant, avec un détour et un dernier verre chez mes parents, au Gasthaus Zur Rebe de Weinfeld. On trouve toute l'interview dans l'édition de mars du magazine active live ou en audio sur: <https://active-live.ch/startseite-1/roebi-koller-unterwegs-auf-einen-schwatz-mit-reto-scherrer/>



VENDREDI

Rencontre de vétérans à Schaffhouse! J'ai gardé trois magnifiques amis de l'époque de mon école de recrues. Nous nous rencontrons régulièrement... irrégulièrement. Nous n'avons jamais rien à nous prouver. Tout se passe comme à l'époque, à la caserne Bronschhofen, il y a vingt-sept ans. Je me réjouis chaque fois longtemps à l'avance de ces retrouvailles. J'aime les traditions et que les valeurs subsistent.



WEEK - END

Dernier jour de la saison de ski familiale 2020-2021. Nous allons au petit domaine skiable de Wolzenalp, dans le Toggenburg. C'est rigolo: c'est justement là, dans une cabane de camp de ski, que mes parents se sont connus il y a plus de cinquante ans. Ces dernières années, il n'a pas toujours été facile d'enseigner le ski aux trois enfants. Mais ma femme l'a fait à la perfection. Merci Melanie!



POINT DE VUE RINGIER

LES MEILLEURES PHOTOS DU TRIMESTRE



SCHWEIZER LANDLIEBE Photo: Sylvan Müller, Rédaction photo: Denise Oechsli.

Au fond, pour un shooting photo au sommet du Pilate, les moufles tricotées devraient jouer les premiers rôles. Mais un chocard à bec jaune a jugé qu'il s'agissait d'un aéroport approprié. Ainsi, l'insolent volatile s'est parfaitement mis en scène, Alfred Hitchcock aurait apprécié.



BLICPHOTO: Oliver Buncic, Rédaction photo: Mladen Surjanac

Des soldats serbes transforment la plus grande salle de la Foire de Belgrade en hôpital provisoire pour les malades du Covid-19. Le photographe Oliver Buncic explique: «J'aurais pu photographier de multiples détails, mais la vue d'ensemble de cette salle gigantesque m'a paru plus appropriée.»



L'ILLUSTRÉ

Photo: Thierry Dana,

Rédaction photo: Julie Body.

Emouvant, joli, mais aussi un peu tristounet. Le photographe Thierry Dana a photographié les objets que les personnes âgées emportent quand elles vont en EMS. Une taie de coussin tricotée maison, un cor de chasse, une jaquette de laine vieille de septante ans. Renée, 72 ans, a emporté le nounours que sa maman lui avait offert alors qu'elle était enfant. Pourquoi? «Poussy ne fait pas de bruit, il ne parle pas et demeure toujours dans ma chambre.»



春影 CY®
photographic box



L'ILLUSTRÉ Photo: Julie de Tribolet, Rédaction photo: Julie Body. Filip Leu avait 10 ans quand son père Felix, qui passe pour l'ancêtre du tatouage moderne, lui a tatoué un premier motif: une étoile. Dans le monde du tattoo, Filip Leu a un statut de légende. Il est lui-même une œuvre d'art vivante. «L'illustré» a rendu visite à la famille Leu dans son atelier, The Leu Family's Family Iron, à Sainte-Croix (VD). Ceux qui voudraient en savoir davantage sur la créative famille Leu iront au Musée Tinguely, à Bâle. L'exposition «Leu Art Family» y est ouverte jusqu'au 31 octobre.

POINT DE VUE RINGIER



LIBERTATEA Photo et rédaction photo: Vlad Chirea.

Ataur, 18 ans, vit et dort dans une ruine. Comme lui, une quantité de jeunes Afghans survivent dans la ville roumaine de Timisoara. A l'instar d'autres réfugiés, il appelle «The Game» les tentatives de franchir illégalement la frontière pour passer en Hongrie. Quiconque se plante dans «The Game» doit tenir le coup dans la misère. Comme Ataur.



SCHWEIZER ILLUSTRIERTE Photo: Remo Nägeli, Rédaction photo: Nicole Spiess.

Des chaises, un tapis et un éclairage façon pleine lune. Voilà les rencontres diplomatiques à l'heure du Covid-19. Le conseiller fédéral Ignazio Cassis (au milieu à gauche) est à Abou Dhabi avec le cheik Abdallah ben Zayed Al Nahyane, ministre des Affaires étrangères des Emirats arabes unis.



BEOBACHTER Photo: Paul Seewer, Rédaction photo: Andrea Klaiber

«Puis-je m'offrir une maison?» C'est la question en couverture d'une édition spéciale du «Beobachter». C'est l'infographiste et illustratrice Andrea Klaiber qui a eu l'idée de cette cover. Pour ce faire, elle a bricolé des maisonnettes de carton de 12 centimètres de haut et les a tapissées, y compris à l'intérieur, de faux billets de banque.

«Ce serait pas mal d'arriver à 90 ans»

Depuis vingt ans, les médias sont sa maison. Première cheffe des sports du groupe Blick, Steffi Buchli aime chanter à tue-tête, elle sait surtout dessiner des chiens et n'est jamais embarrassée face aux questions. La preuve: elle répond ici au «Premier questionnaire» de Max Frisch.

enregistré de Bettina Bono Photo: Thomas Meier

1 Etes-vous certaine que la conservation de l'espèce humaine, une fois disparues toutes vos connaissances et vous-même, vous intéresse réellement?

Non.

2 Pourquoi?

Si je devais assister à l'extinction de l'espèce humaine depuis l'au-delà (ou d'où que je me trouve), j'éprouverais toujours de l'intérêt. Mais je ne supporterais pas tout le reste.

3 Combien d'enfants de vous n'ont pas vu le jour de par votre volonté?

A ce sujet, je pense avant tout à une chose: l'été dernier, j'ai écrit un livre qui n'a jamais été imprimé. Il n'a pas encore de titre. C'est une raison pour laquelle il n'a pas encore été publié. Son sous-titre est déjà établi: «Ceci n'est pas un guide».

4 Qui auriez-vous préféré ne jamais rencontrer?

L'homme qui, récemment dans un parking souterrain à peu près plein, a voulu me contraindre à lui céder la place de parc que j'abordais. Sa justification: «Ma voiture est trop haute pour le deuxième sous-sol,

pas la vôtre.» Quand je lui ai dit que je n'avais pas le temps d'aller plus bas, il m'a agonié d'injures. Je ne parviens pas à évacuer cet incident de ma tête. Je ne cesse de me demander si j'ai mal agi.

5 Vous savez-vous dans votre tort vis-à-vis d'une personne qui ne le sait pas nécessairement et en éprouvez-vous de la haine, plutôt pour vous-même ou pour cette personne?

Oui. Ça nous ramène à l'homme de la question précédente. Bien sûr que j'aurais eu le temps de descendre d'un étage, je n'en avais simplement pas l'envie. Mais son attitude a été tellement insultante et inconvenante que je ne me hais pas pour avoir raconté ce bobard. Reste qu'il m'est désagréable de penser à cet incident.

6 Voudriez-vous posséder la mémoire absolue?

De préférence pas. L'oubli est une bénédiction. Surtout dans l'émotionnel. Côté savoir, en revanche, la mémoire absolue serait clairement un atout. Dans mon domaine, le sport, il y a des gens qui se rappellent tous les résultats des trois décennies écoulées. Des encyclopé-

dies. Pouvoir un jour rivaliser avec eux serait plutôt cool.

7 Quel est le politicien dont la mort par maladie, accident de la circulation, etc. pourrait vous remplir d'espoir? Ou n'en tenez-vous aucun pour irremplaçable?

Répondre à la première partie de cette question ne serait pas bon pour mon karma. Je choisis le joker et réponds à la deuxième partie: nul n'est irremplaçable. Tout continue. Dans le meilleur des cas, ça se passe même mieux. Reste que la fin d'une vie humaine ne nous octroie pas la garantie d'une amélioration.

8 Quelle personne morte voudriez-vous revoir?

Je bavarderais volontiers encore un peu avec ma belle-grand-mère. Petite, j'avais beaucoup de respect pour elle, mais elle est partie tôt, hélas. C'était une femme élégante, énergique, volontaire. Dans mes souvenirs, je revois ses longs doigts fins qui tiennent une cigarette Vogue.

9 Et qui ne voudriez-vous pas revoir?

Il y a des gens dont on ne dit du bien qu'après leur mort. Soyons ▶



QUESTIONNAIRE

Bio

Steffi Buchli a grandi à Dübendorf (ZH). De 2006 à 2017, elle a animé diverses émissions à la télévision suisse SRF, été journaliste sportive aux JO et a parcouru le monde du sport comme reporter. Elle a dirigé des débats et a remis les Mérites sportifs suisses. Pendant trois ans, elle fut cheffe des programmes et animatrice à la chaîne de sports privée MySports. Elle a repris en janvier 2021 la direction du département sports du Blick. Steffi Buchli est mariée, elle a une fille et habite Zurich.



honnêtes: qu'ils aillent au diable. Mais il va de soi que mon éducation m'empêche de les nommer.

10 Auriez-vous préféré appartenir à une autre nation ou culture? Laquelle?

Parfois j'aimerais bien faire partie d'une famille nombreuse latino-américaine, là où chaque repas du soir se mue en trame de telenovela.

11 **Quel âge aimeriez-vous atteindre?**
90 ans, ce serait pas mal. Mais, égoïstement, uniquement si je reste très mobile et que mon cerveau continue de fonctionner sans problème.

12 **Si vous aviez le pouvoir d'ordonner ce qui vous paraît juste aujourd'hui, l'ordonneriez-vous envers et contre la majorité? Oui ou non?**
Non.

13 **Pourquoi pas, si ça vous paraît juste?**
S'il y avait des indices que mon ordre pourrait donner lieu à des troubles importants, une révolte par exemple, qui échapperait à tout contrôle.

14 **Haïssez-vous plus facilement une collectivité ou une personne déterminée? Et haïssez-vous plutôt toute seule ou en collectivité?**
Il me paraît plus simple de haïr une collectivité. Face à une seule personne, j'ai trop d'empathie pour



haïr tout à fait. J'ai toujours le réflexe de tenter d'expliquer l'action de quelqu'un par son passé. Haïr seul ou en collectivité? Qu'est-ce qui est mieux? Question compliquée. Éprouver collectivement du plaisir multiplie le plaisir. Mais la haine est un sentiment que je ne voudrais pas voir multiplié. Au contraire: je fais en sorte qu'il ne naisse pas.

15 **Quand avez-vous cessé de croire que vous deveniez plus sensée? Ou le croyez-vous encore?**

Je suis peut-être naïve. J'ai 42 ans et, oui, j'espère bien devenir encore plus sensée. Quand j'apprends, je me sens vivante et jeune. Quand j'ai l'impression de tout savoir, je me sens vieille et à demi-morte. C'est donc presque une question de choix de vie: l'idée de l'«éternelle apprenante» me plaît.

16 **Votre autocritique vous convainc-t-elle?**

Oui, je suis douée pour ça, franche. L'autocritique confine parfois à l'autodestruction. J'ai toujours quelque chose à redire sur moi-même et sur mes actions. Mon moteur, c'est la quête de la perfection. Ça ne me fait rien de savoir que je n'y arriverai jamais. Ça fait partie du jeu. C'est la vie.

17 **Que vous reproche-t-on et que vous reprochez-vous vous-même? Et si ce n'est pas la même chose, de quoi souhaitez-vous plutôt qu'on vous excuse?**

Je ne suis pas très diplomate, pas mal de gens me le reprochent. Moi-même, je me reproche d'avoir été trop diplomate dans mes jeunes années. Je me suis trop souvent excusée d'avoir froissé quelqu'un. Je ne le referais plus.

18 **Si vous vous imaginez que vous n'êtes pas née, cette idée vous dérange-t-elle?**

Non, je ne manquerais pas au monde.

19 **Si vous pensez à des défunts, souhaitez-vous que tel défunt vous parle ou préféreriez-vous dire encore quelque chose audit défunt?**

Dans une telle situation, écouter serait décidément plus intéressant.

20 **Aimez-vous quelqu'un?**

Oui, ma famille et une poignée d'amis.

21 **Et qu'est-ce qui vous amène à cette conclusion?**

J'aime passer du temps avec ces personnes. J'aime leur odeur et j'ai de la peine à imaginer une vie agréable sans elles.

22 **A supposer que vous n'ayez jamais tué personne, comment expliquez-vous que vous n'en soyez jamais arrivée à cette extrémité?**

J'imagine que pour commettre un meurtre, il faut une sacrée dose de désespoir, de colère ou de misère. Par chance, je n'ai pas encore expérimenté ça.

23 **Que vous manque-t-il pour être heureuse?**

Je vis en Suisse, j'ai assez à manger, j'ai un toit et des assurances sociales. Il ne me manque rien. Encore que: je me souhaiterais bien un peu plus de flegme.

24 **De quoi êtes-vous reconnaissante?**

Voir réponse précédente, c'est la base. Etre en bonne santé et avoir une famille merveilleuse, c'est la cerise sur le gâteau. Avoir en plus une vie gratifiante et y trouver du bonheur, c'est le comble.

25 **Préfèreriez-vous être morte ou vivre encore un temps dans la peau d'un animal bien portant? Et lequel?**

Oh, si vous me posez la question, une troisième mi-temps comme girafe, ce serait génial. 🦒

Max Frisch

Ecrivain et architecte suisse, Max Frisch (1911-1991) est un des plus importants auteurs de langue allemande du XXe siècle. Toute sa vie, Frisch aura posé des questions. Parmi ses œuvres, on mentionnera de grands romans comme *Stiller*, *Homo faber* et *Le désert des miroirs*. Dans son *Journal* 1966-1971, il a rassemblé quelques-unes de ses questions sous forme de questionnaires. Ces derniers sont mondialement connus et y répondre soulève aujourd'hui encore de nouvelles questions.



«Je veux toujours être le meilleur!»

En mars, Ringier a repris la majorité du capital-actions des entreprises bulgares Sportal Media Group et Digital Ventures OOD. Deux sociétés fondées et façonnées par Stilian Shishkov. Cheffe des sports du groupe Blick, Steffi Buchli l'a rencontré à Sofia pour un entretien.

Interview: Steffi Buchli Photo: Philippe Rossier

Un bel immeuble commercial dans un élégant quartier résidentiel de Sofia, capitale de la Bulgarie. La porte coulissante s'ouvre et il est là: visage expressif, tout habillé de noir, entouré de ses compagnons de route. Stilian Shishkov salue la délégation de Ringier d'un sourire cordial et nous guide à travers ses bureaux. On comprend tout de suite qu'il ne nous montre pas une entreprise mais l'œuvre de sa vie.

Ces dix dernières années, Stilian Shishkov a fait des sites web de Sportal Media et de l'entreprise associée Digital Ventures OOD les leaders du marché bulgare. Sportal Media Group réunit sous un même toit les médias en ligne dominants du pays. Digital Ventures OOD est le support de Sportal365, le système de gestion de contenus leader en matière d'informations sportives. Il dirige ces entreprises avec l'énergie et l'ambition du footballeur professionnel qu'il fut: il a joué cinq ans aux Etats-Unis, dans les équipes de Virginia Beach et d'Atlanta.

Avec la famille Ringier, ils se connaissent depuis huit ans déjà. Après avoir fait en Roumanie, pendant deux et demi, l'expérience extrêmement réussie de la joint-venture Ringier Sportal S.R.L., Ringier SA a

Le Sportal Media Group, Bulgarie

Le Sportal Media Group exploite Sportal.bg, le site de sport fondé en mars 2006, indétrônable et le plus prospère de Bulgarie. Le site emploie plus de 60 journalistes qui livrent tous les jours plus de 300 informations du monde entier. Le site enregistre chaque mois plus de 85 millions de consultations de pages. Il est aussi le premier site web bulgare qui a son propre service de web TV. Outre Sportal.bg, Sportal Media Group exploite avec Novini.bg la plateforme d'information la plus visitée de Bulgarie, les portails leaders Woman.bg et Profit.bg ainsi que de multiples canaux de réseaux sociaux très courus. Le groupe est un spécialiste absolu du développement et de la gestion de plateformes pour produits et services sportifs.

décidé de travailler désormais en tandem avec le Sportal Media Group bulgare. Stilian Shishkov appose maintenant sa signature au pied du contrat qui a été discuté ces derniers mois et qui scelle la reprise.

Stilian Shishkov, pendant la signature du contrat, j'ai tenté de décrypter votre expression. Quels ont été vos sentiments quand vous avez signé?

Ce fut pour moi un grand moment! J'ai toujours su qu'il allait arriver un jour. Il y a des gens qui ne peuvent pas lâcher leur bébé. Pour moi, c'était différent. J'ai été contacté plusieurs fois déjà par des entreprises qui affichaient leur intérêt pour Sportal. Ça n'a jamais été concluant. Avec Ringier, ce fut autre chose. Dès le premier jour, j'ai senti que ça marcherait bien pour nous. C'était donc le moment de signer.

Qu'est-ce qui a été différent avec Ringier?

Il est important de sentir que ce n'est pas la fin du monde. Il a toujours été clair qu'une vente devait permettre de hisser Sportal à un niveau supérieur. La perspective d'une croissance à l'international aura été un argument essentiel. Evidemment, il faut encore que l'alchimie réussisse. Avec Ringier, c'est le cas. Nous avons déjà collaboré très étroitement ces dernières années et appris ainsi à nous connaître.

Durant notre visite à Sofia, nous avons rencontré les personnes qui vous entourent. J'ai eu le sentiment que ce n'étaient pas de simples collaborateurs. Vous avez construit un réseau d'alliés avec lesquels vous avez bâti l'entreprise...

C'est vrai. Lorsque nous nous sommes lancés il y a quinze ans, nous n'avions pas le choix. Nous ne pouvions pas appointer un expert sur mesure: ce profil n'existait pas et le numérique en était à ses débuts. Aussi avons-nous dû dénicher des talents et les former. Ce qui explique que pas mal de gens sont là depuis le premier jour. Ça nous a liés et nous sommes amis. Parfois on se dispute, on s'engueule. Ça fait partie du jeu, c'est un élément du processus. Mais tout le monde sait qu'il s'agit d'être encore meilleur. C'est l'objectif.

Ce qui m'a frappée, c'est qu'il y a beaucoup d'ex-footballeurs professionnels dans votre équipe.

Oui et c'est un pur hasard! Moi, notre rédacteur en chef, notre chef vidéo

Stilian Shishkov, 48 ans, est un entrepreneur pur sang au cœur de sportif. Ringier SA a racheté la majorité des actions de ses entreprises aux Sportal Media Group et Digital Ventures OOD bulgares. «Avec Ringier, l'alchimie a réussi», assure-t-il.

et pas mal de journalistes ont un passé de sportifs actifs. On s'en est aperçus en mettant sur pied une équipe pour le championnat des journalistes. Notre équipe est toujours très forte sur le terrain. Et au quotidien nous avons tous cette passion pour le sport, pour le football, qui nous unit.

Avez-vous conservé l'état d'esprit d'un sportif professionnel?

Oui, je l'ai toujours. J'ai intégré une mentalité de gagnant et je l'ai transmise à mon équipe. Je suis personnellement très compétitif et c'est ainsi qu'on nous considère dans les négociations. On apprend ça dans le sport, ça nous différencie de la concurrence.

Vous avez longtemps vécu aux Etats-Unis. Une période qui vous a marqué?

Oh oui! En Amérique, mon regard sur le monde économique a complètement changé. J'ai énormément appris. C'est là-bas aussi qu'est née ma passion pour le numérique, pour l'internet. J'étais dans un «college», je jouais au foot et je travaillais à côté pour deux entreprises. L'une vendait du hardware, l'autre des logiciels. C'est ainsi que je me suis initié à cet univers. Un jour, c'est devenu parfaitement naturel: j'ai réuni le monde du sport, qui m'était familier, et le monde numérique, qui m'était nouveau. Et c'est ainsi qu'est née notre entreprise.

En aviez-vous une vision claire dès le début?

Absolument pas! Nous nous sommes tout simplement lancés en 2005. Un ami m'avait appelé, j'étais en Bulgarie, à la veille de repartir pour les Etats-Unis. Il m'a dit qu'il devait me présenter quelqu'un. Et cette personne m'a dit: «Lançons un site internet sportif!» Et voilà. Nous avons bu un café et bavardé, il n'y a pas eu de business plan. Mais l'idée avait du sens. On me demandait d'investir 10 000 dollars et je me suis dit: «Pourquoi pas?»

C'est ainsi que tout a commencé. Ensuite, vous avez connu une croissance rapide...

Les débuts ont été chaotiques. On était dix-sept. On avait l'impression que le site ne marchait pas vingt-trois heures sur vingt-quatre. Nous avions d'énormes problèmes techniques. J'étais aux Etats-Unis et je devenais presque cinglé parce ▶



que je voyais mon investissement partir à vau-l'eau. Puis nous nous sommes améliorés, pas à pas. N'empêche que, trois mois après le lancement du site, j'ai tout tenté pour me retirer de l'entreprise. Les ventes stagnaient, la colonne des dépenses et celle des recettes divergeaient gravement.

C'est alors que vous avez écrit ce fameux courriel qui a tout changé. Racontez-nous.

Il y avait en Bulgarie deux entreprises qui mettaient partout des annonces en ligne. J'observais ça d'Atlanta et je me suis dit que je devais les contacter. Une des entreprises n'a même pas répondu. La réponse de l'autre disait en résumé: «Vous êtes jeunes, vous n'avez pas encore assez de trafic pour nous. Reprenez contact quand vous serez plus grands.» Cette réponse m'a complètement frustré mais une petite phrase m'avait tapé dans l'œil: «Et pensez-y quand vous reviendrez: nous ne passons que des accords d'exclusivité.» Pour moi, cette phrase changeait tout. Ça a fait tilt.

En raison des contrats d'exclusivité des grands acteurs, de nombreux

petits n'étaient pas en état d'acheter des espaces publicitaires. La théorie était la bonne?

J'ai rapidement déniché trois organisateurs de paris de taille modeste qui ont immédiatement réservé des espaces sur notre site. Et soudain, tout s'est mis à rouler. Nous avons toujours réinvesti toutes les recettes et avons pu continuer de nous développer. Après douze mois, nous étions le site sportif numéro un de Bulgarie. C'est à ce moment que je suis rentré au pays. Je savais que les allers-retours entre Atlanta et chez moi n'avaient plus de sens. Je voulais pouvoir exercer plus d'influence.

Vous avez toujours travaillé dans le sens des utilisateurs, affinant le développement sur la base des réactions des clients.

Je me suis toujours engagé dans toutes les étapes du développement. Nous nous sommes orientés en fonction des clients et des modèles internationaux. Nous avons développé de nouvelles offres et sommes devenus bien meilleurs.

Avec Ringier, Sportal est désormais sous l'égide d'un éditeur classique avec beaucoup de tradition. Tradition

Stilian Shishkov, CEO de Sportal Media Group et de Digital Ventures OOD, en interview avec Steffi Buchli, cheffe des sports du Groupe Blick. «Avec Ringier, nous entendons exporter dans le monde entier notre technologie et notre savoir-faire.»

veut dire médias imprimés. Sportal a aussi connu un bref épisode en la matière.

Nous avons commencé en ligne, puis, avec l'avènement des journaux gratuits, nous avons lancé une tentative de magazine hebdomadaire. Il était distribué dans les cafés et restaurants. Nous avons tenu environ un an avant de constater que l'impression, la distribution et tout ce genre de choses n'étaient pas notre domaine. Ce fut notre seul contact avec le print. Quand j'y repense, ce fut une belle expérience. Elle nous a beaucoup aidés à gagner en notoriété.

Et vous avez sûrement beaucoup appris. Au fond, redoutez-vous l'échec?

Non, je n'ai pas peur. Mais je déteste perdre. Cela dit, en tant que sportif, j'ai bien sûr dû apprendre à perdre, à gérer les défaites.

Où êtes-vous meilleur perdant, à la table des négociations ou sur le terrain de football?

Bonne question. Dans les deux situations, les émotions sont énormes. C'est terrible de perdre. Dans le foot comme dans la vie professionnelle, une seule chose compte: après une défaite, il ne faut pas pleurnicher trop longtemps. Il faut digérer et repartir.

Qu'est-ce qui vous motive au jour le jour?

Je me fixe systématiquement des objectifs élevés. J'entends toujours être le meilleur. Cela ne changera pas. Ce qui est bien, c'est que l'équipe me comprend, ils sont tous pareils. Nous voulons toujours sauter plus haut. Et maintenant, avec Ringier, nous souhaitons exporter dans le monde notre technologie et notre savoir-faire.

Y a-t-il des moments où vous pouvez déconnecter, où vous ne fabriquez pas de «business plans»?

De tels moments existent, bien sûr. Mais ils sont très brefs. J'ai toujours de nouvelles idées. Parfois, cela aboutit à notre activité d'e-commerce, parfois nous fondons une agence. Il y a toujours quelque chose en cours. Nous ne cessons de bâtir notre avenir. 🌐

L'éditeur-trice



Michael Ringier, éditeur

La carte postale était adressée à «Mademoiselle Ottilie Roederstein, peintre». La célèbre artiste l'a reçue pour Noël 1935 de son ancien élève et ami pour la vie Sigismund Righini. C'est du moins ce que documente une vitrine de l'exposition du Kunsthaus de Zurich, qui rappelle l'importante œuvre de cette artiste longtemps oubliée.

Le fait qu'au début du XXe siècle, lorsque dans la plupart des pays d'Europe l'accès aux académies était interdit aux femmes, elle ait pu s'imposer dans un domaine entièrement dominé par les hommes témoigne d'aptitudes étonnantes. Or elle les possédait en tant qu'artiste, comme l'établit l'exposition. C'est pourquoi la qualification de «peintre» (en allemand: «Maler» et non «Malerin») doit être prise très au sérieux, comme un compliment. Mais c'en est déjà fini lorsqu'on

consulte le nouveau Duden (célèbre dictionnaire allemand, ndt.) en ligne. A le croire, un peintre est un artiste qui peint des tableaux. Donc forcément un homme. Et une entreprise de peinture est l'atelier artisanal d'un peintre. S'il devait être dirigé par une femme, il resterait l'atelier d'un peintre, pas d'une peintre. Car la quête de la locution «atelier d'une peintre» demeure vaine. Logique?

Mais ce n'est pas la vraie question. On ne parle pas ici de logique ni de conformité grammaticale. Car à en croire le langage inclusif, nos journaux et nos magazines n'ont pas des lecteurs mais des lisant-e-s. Ce qui est aussi un non-sens grammatical puisqu'ils-elles restent nos lecteurs et lectrices même quand ils-elles ont fini de lire. Remplacer le masculin générique par le participe présent, comme on le fait en allemand, génère tout au plus un non-sens langagier.

Mais l'astérisque de genre (en allemand, le français le remplace plutôt par un tiret, ndt.), censé être marqué également à la radio et sur YouTube par une légère pause, s'avère encore pire. En guise d'alternative, il y a toujours le sous-tiret recommandé par plusieurs universités allemandes. Le doyen devient ainsi la_le doyen_ne. Si un jour le surhomme devait s'assortir obligatoirement d'une surfemme, il ne resterait plus qu'à récrire Nietzsche et à se contenter du surhumain.

La guerre pour la souveraineté langagière a des répercussions manifestes. C'est ainsi que le géant britannique des biens de consommation Unilever a décidé de retirer

de ses gammes de produits de soins la désignation «normal». Comme je n'ai ni les cheveux gras ni des pellicules, il faudra bien que je demande conseil lors de mon prochain achat de shampoing.

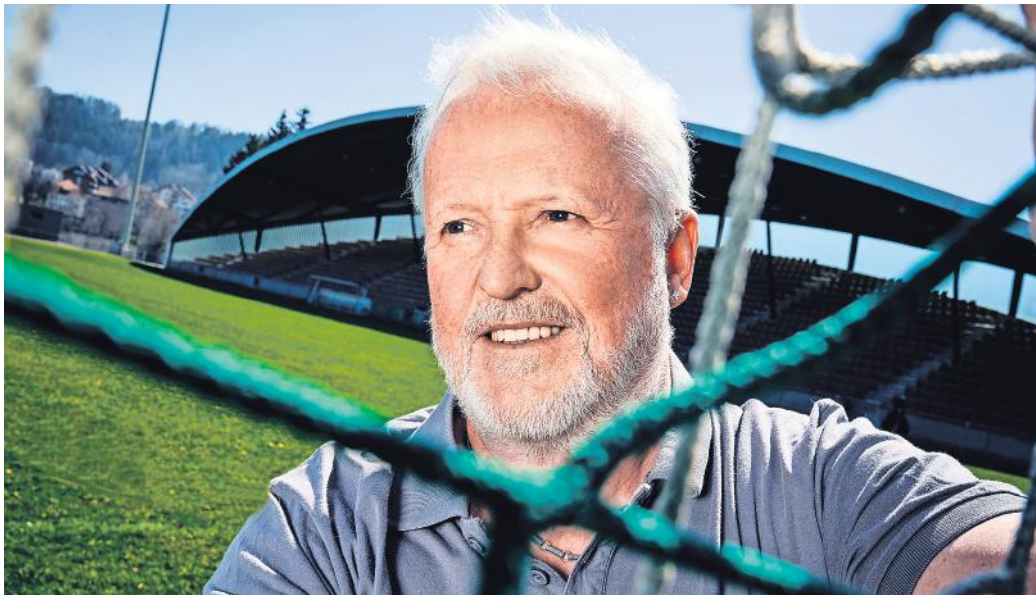
Le fait que la langue n'est peut-être pas le bon champ de bataille pour un comportement respectueux des genres est aussi apparu à pas mal de femmes. L'artiste américaine Isabel Bishop disait en 1982 déjà: «I didn't want to be a women artist, I just wanted to be an artist.» Et il y a peu, l'écrivaine allemande Sibylle Lewitscharoff parlait dans la NZZ am Sonntag de la bureaucratisation de la femme. «Ça n'est utile à aucune femme.»

Le pire, dans cette espèce de combat intersexé, c'est le manque d'humour absolu de ses activistes. Chaque mot est décortiqué avec acharnement. Ces gens devraient m'ériger en exemple de perpétuel discriminé. Car depuis que mon épouse est l'éditrice de Fritz & Fränzi, le magazine pour les parents le plus vendu en Suisse, nous recevons sans cesse à la maison des invitations à l'adresse de: «Dr Ellen Ringier, éditrice, et consorts». Or c'est bien à moi que l'on fait allusion, fier éditeur de la cinquième génération. Mais j'y vais tout de même et je tente de m'amuser du mieux que je peux..

Michael Ringier

Le prof devenu journaliste

Instituteur, il faisait réciter leurs leçons aux gamins. Journaliste sportif pour les magazines de la Schweizer Illustrierte, il a criblé les plus grands de questions. Or Iso Niedermann ne voulait faire qu'un petit stage dans une vie de reporter. Mais il adore écrire et tape les balles avec passion. Celles de tennis et celles de golf.



Iso Niedermann, au Stade de l'Espenmoos, à Saint-Gall, où il se rendait déjà quand il était petit garçon (en haut). Lors de son activité favorite, le golf (handicap 20) et avec les grands noms de son club de football préféré, le FC Bayern Munich (à droite). De g. à dr. Uli Hoeness, Iso Niedermann. Ottmar Hitzfeld et Oli Kahn.

Il est très difficile de lui faire perdre son calme. Pourtant, alors qu'Iso Niedermann, 59 ans, interviewait la top-modèle Cindy Crawford, ambassadrice d'Omega, au tournoi de golf de Crans-Montana, son pouls s'est accéléré. Petit garçon, le Saint-Gallois se collait déjà à tout moment aux grilles du légendaire stade de l'Espenmoos pour capter les gestes des footballeurs. Il joue d'ailleurs au handball (jusqu'en 1^{re} ligue), au squash et au tennis. Avec des copains, il part en vacances de golf «juste pour rigoler»... et en revient avec une autorisation de parcours. Aujourd'hui encore, il joue avec passion. Et un handicap 20.

Durant sa formation d'instituteur, il écrit des comptes rendus sportifs pour se faire de l'argent de poche. Cinq ans durant, il enseigne des premières aux troisièmes. Puis, à 26 ans, il tente un détour par le journalisme, fait un stage à la «Thurgauer Zeitung», écrit sur tout ce qui concerne l'actualité de Frauenfeld et environs. Il passe ensuite à la rubrique sportive du

«St. Galler Tagblatt», écrit sur des sujets société et crée un magazine de golf.

Lorsqu'il se souvient qu'il voulait juste faire une pause dans sa carrière d'enseignant, pas l'abandonner, il reprend une formation de directeur d'école et compulse les offres d'emploi. Mais quand, en 2006, Ringier frappe à sa porte, Iso Niedermann enterre son projet de retour à l'école. En lieu et place, il conçoit pour la «Schweizer Illustrierte» des magazines sportifs comme «Goal», «Golf», «Ski» et «Sport». «Un job de rêve!» s'enthousiasme-t-il. Avec Dustin Johnson, numéro un du classement des golfeurs, il sirote des bières; avec Sir Stanley Matthews, la légende du foot britannique, il traîne à la maison; avec la superstar Robbie Williams, il rigole dans son dressing.

Cela dit, Iso n'a toujours pas renoncé à une carrière scolaire. Une fois retraité, il prévoit d'aider des enfants de migrants à apprendre l'allemand. Mais, qui sait, peut-être qu'avec eux aussi il ne sera question que de sport... **RH**



Conseil de lecture
de Marc Walder

Marc Walder, le CEO de Ringier, dévoile ici les livres qu'il a lus et pourquoi ils le fascinent.

Hans Rosling avec Anna Rosling Rönnlund et Ola Rosling

FACTFULNESS



Tout va de mal en pis. Les riches deviennent plus riches, les pauvres plus pauvres. Il y a toujours plus de guerres, d'actes de violence, de catastrophes naturelles. Vrai? Non, tout faux. Notre cerveau tend malheureusement à dramatiser la réalité. Exemple: en Europe, les gens croient que 60% des habitants de la terre sont analphabètes. En vérité, 80% des humains savent lire et écrire.

Que faire alors contre les fake news, les pseudo-savoirs et les perceptions erronées? C'est à cette question que s'est consacré des décennies durant le génial professeur, médecin et statisticien suédois Hans Rosling. Son test de 13 questions sur des sujets tels que la mortalité infantile, les taux de vaccination et la démographie est entré dans la légende. Quand ils se soumettent au test, la plupart des gens se plantent misérablement. Même les global leaders du WEF de Davos, où Rosling a fait passer son test, avaient une vision beaucoup trop négative du monde.

Repérer les histoires exagérées, voir le monde tel qu'il est, prendre de meilleures décisions fondées sur des faits solides. C'est ce que nous enseigne Rosling - décédé en 2017 - dans son best-seller Factfulness qu'il a rédigé avec son fils et sa belle-fille.

Hans Rosling aura été un infatigable éclaircisseur et un optimiste. Et un homme d'action. C'est ainsi que, pendant l'épidémie d'Ebola de 2014, il a décommandé tous ses engagements et il est parti au Liberia pour aider et apporter son expertise. «Le monde devient meilleur. Et il est bien meilleur que ce qu'on en dit», aimait-il à répéter. Des mots que nous devons garder en mémoire, précisément en ces temps de pandémie de Covid-19. (Editions Flammarion pour la traduction française.)

Photos: Gert Born, collection privée

PME

DYNAMIQUE

Plus de rythme,
de couleurs,
d'inattendu

ORIENTÉ SOLUTION

Plus de conseils
pratiques

INSPIRANT

Plus de
témoignages,
plus de récits

Le nouveau PME Magazine se dévoile

À découvrir dès le 26 mai 2021!



100 ANS DE PROXIMITÉ

L'ILLUSTRÉ